

fondamental sur les reliefs funéraires attiques d'époque classique, la question de l'« héroïsation » du défunt, sur les pièces antérieures au milieu du V^e siècle. L'auteur essaie de réfuter cette thèse, en mettant la recherche sur d'autres bases, surtout fonctionnelles. Après un beau chapitre sur l'activité artistique des Pariens, dont l'un — le sculpteur Palion — fut l'auteur du relief d'Icaria, N. M. Kontoléon soumet à notre réflexion un problème important, celui des « écoles » dans l'art grec archaïque.

« A l'époque du style orientalisant, les groupes ou ateliers locaux paraissent s'être formés en dehors de toute distinction *ethnique*. C'est au VII^e siècle, et alors seulement, qu'apparaissent ces premières créations de l'architecture monumentale dans le style que les anciens Grecs — à une époque tardive, il est vrai — appelèrent « doriques ». L'adjectif *dorikos* se rencontre pour la première fois dans l'Oreste d'Euripide (vers 408 av.n.è.). L'auteur examine la diffusion des temples « doriques » archaïques et constate leur fréquence en pays ioniens et leur absence en pays doriens. En Crète, pays dorique par excellence, l'ordre dorique est resté presque inconnu. Quant à l'ordre ionique, la première colonne en pierre fait son apparition dans les Cyclades, comme base d'ex-voto, déjà à la fin du VII^e siècle. C'est à peine vers le deuxième quart du siècle suivant qu'elle fut introduite dans l'architecture, malgré les difficultés de son emploi. Cela arriva — paraît-il — d'abord dans les îles, ensuite sur le continent. « La forme du chapiteau ionique est une forme orientalisante, ce dernier mot impliquant une expression naturaliste, concrète, contrastant avec la forme abstraite du chapiteau dorique ; les volutes ioniennes, malgré leur stylisation, sont des pousses végétales ».

Mais cette conception naturaliste des formes architecturales « ioniques » est-elle vraiment propre aux Ioniens, tandis que la conception abstraite serait-elle « dorienne » ? L'auteur donne une réponse en ces termes : « L'esprit de chacun des deux ordres est totalement étranger à toute distinction ethnique... Au temple dorique, d'une rigueur toute géométrique, succède le style fleuri, plus riche, du temple ionique ».

En continuant son tour d'horizon de l'art archaïque, l'auteur s'arrête sur les *kouroi*, en tant que catégorie représentative de la sculpture en pierre. Il remarque

que les environ 200 pièces du catalogue de G.M. A. Richter proviennent d'un cercle ayant comme centre Naxos et comme circonférence les côtes de l'Asie mineure d'une part et les golfes de Saronique et d'Eubée de l'autre. « Le cercle marque en quelque sorte l'aire à l'intérieur de laquelle se développa, après le milieu du VII^e siècle, le grand art de la civilisation grecque ». Il est étrange pourtant d'entendre parler encore du *kouros* comme d'une statue qui exprimerait l'idéal dorien par excellence.

D'ailleurs, une des idées subjacentes de l'ouvrage est de souligner non pas les différences entre diverses écoles, en multipliant les subdivisions entre « écoles », « ateliers », « fabriques » (le danger et les excès des classifications typologiques ont été vigoureusement dénoncés par R. Bianchi Bandinelli, *Archeologia e Cultura*), mais leur rapport d'ordre général, et de dégager le sens de l'art archaïque du VII^e siècle et du VI^e. Ce qui me paraît encore plus important c'est le fait de souligner que dans ces rapports l'appartenance ethnique ne jouait aucun rôle. « Ni les Doriens, ni les Ioniens, ni les Eoliens, en tant que tels, ne furent les premiers et les seuls créateurs de l'art grec monumental, dans lequel on veut d'ordinaire retrouver un caractère ethnique apparent ».

Pour N. M. Kontoléon, le rôle créateur fut joué par les *villes-cités*, où d'une part le souvenir de la civilisation micénienne, de l'autre le contact fertile avec l'Orient ont constitué des expériences inépuisables. « L'originalité de chaque atelier local est un fait, et un fait que nous ne pouvons toujours expliquer d'une manière satisfaisante. Nous ne savons pas, par exemple, pourquoi les Corinthiens peignaient comme ils le faisaient et les Athéniens autrement. Nous pouvons constater dans chaque école l'existence de racines profondes, d'influences diverses, une évolution ; nous pouvons éventuellement définir les caractères propres de chaque atelier, mais nous ne pouvons pas aller plus loin. Tout expliquer par telle ou telle origine ethnique est une solution facile certes, mais qui ne peut pas nous aider, d'autant plus que nous n'avons aucune idée de ce qui était authentiquement ionien ou dorien ».

Voilà quelques pensées suggérées par ce livre, qui, bien que modeste en proportions, est riche en substance et témoigne de la finesse d'esprit de son auteur.

Petre Alexandrescu

FRANCO GHINATTI, *I gruppi politici ateniesi fino alla guerra persiana*, Università degli studi di Padova. Pubblicazioni dell'Istituto di Storia Antica vol. 7, L'Erma di Bretschneider, Rome, 1970, 150 p., index.

Le livre de Franco Ghinatti, issu du même cercle de problèmes et de recherches que la monographie de Franco Satori sur les hétaires athéniennes des VI^e et

V^e siècles, étudie un aspect des plus intéressants de la vie politique athénienne durant une période cruciale dans l'histoire de la cité. En effet, l'investigation systématique

des formes de la lutte politique, de leur degré de cristallisation, de cohérence et de durabilité, implique autant d'informations concernant le niveau de structuration de la *polis*, l'intensité et le caractère spécifique de ses conflits, l'identité et la composition des forces qui s'y voient confrontées. Pour qui connaît tant soit peu les problèmes d'une étude socio-politique de la cité archaïque, l'intérêt d'une enquête de ce genre apparaît de toute évidence.

L'auteur a envisagé de présenter successivement quatre stades dans l'histoire des conflits dominant la vie politique athénienne jusqu'au début de la seconde guerre médique : le moment cylonien (*Il tempo di Cilone*, p. 9–39), la tyrannie (*L'età dei Pisistratidi*, p. 41–85), le conflit entre Clisthène et Isagoras (*Gli anni della restaurazione*, p. 89–113) et les problèmes de la lutte politique jusqu'en 480 (*Le Guerre Persiane*, p. 117–146), brièvement résumées dans deux pages finales de conclusions. Chaque section comporte, articulées très systématiquement en paragraphes, l'étude des sources et des principaux problèmes : configuration et composition des partis, rapports avec le leader, etc.

La monographie de Ghinatti examine d'une manière approfondie la totalité des sources antiques concernant le problème qu'il étudie ; le livre est, de ce point de vue, un instrument utile. L'interprétation de ces données soulève de très nombreux problèmes ; dans le dédale d'hypothèses concernant l'âge archaïque d'Athènes, l'auteur s'oriente d'une manière très érudite, avec beaucoup de sympathie pour les thèses les plus modernes, qu'il connaît à fond et qu'il cite très souvent dans un appareil critique abondant, bien qu'un peu éclectique. Très souvent, sa reconstitution semble excellente et méthodique.

Il y a néanmoins une certaine rigueur, parfois excessive et simplificatrice, dans quelques-unes des interprétations qu'il propose, ce qui — à notre avis — ne lui permet pas toujours de saisir la complexité et les nuances des attitudes politiques de l'aristocratie athénienne. En partant du désir légitime de ne pas transférer des réalités et des modes d'action de l'âge classique dans les cadres de la vie politique archaïque, l'auteur réduit parfois celle-ci à une dimension unique ; comme il le dit expressément à propos des factions du temps de Pisistrate, il s'agit, à son avis, d'une « serie di vicende che hanno il sapore più della piccola politica d'ogni giorno che della più ampia contesa ideologica » (p. 68). Le réalisme a sans doute ses avantages ; mais d'un côté, il ampute en essayant de distinguer, car l'auteur conclut trop souvent, de l'absence d'une structure et d'une expression rigoureusement politique, l'absence de signification ou de « réverbérations » politico-sociales — remarque qui nous semble surtout évidente en ce qui concerne les tyrans ou bien Clisthène, par exemple. D'un autre côté, aux prises avec une histoire où le politique ne peut pas être envisagé en soi parce qu'il se manifeste le plus sou-

vent « en bloc » dans un complexe d'attitudes et de mentalités de classe, de groupement et de prestige, l'auteur est parfois obligé à des nuances assez hésitantes. Ainsi, quand il s'occupe de Cylon, il démontre assez longuement qu'il s'agit d'un conflit typiquement nobiliaire visant à la domination d'un clan aristocratique sur les autres — interprétation raisonnable, à notre avis, bien que je ne croie pas qu'on puisse prouver une prédominance durable des Alcéméonides au moment du complot, les données chronologiques concernant le VII^e siècle athénien étant trop lacunaires. Mais, en concluant, l'auteur oppose le groupement cylonien, en tant que représentant « il tentativo di portare nella realtà storica ateniese l'esperienza politica degli stati dell'istmo, dove si era instaurata quella che sembrava la forma di governo più progredita di allora, la tirannide popolare », aux Alcéméonides qui « miravano alla conservazione e alla esclusione di ogni gruppo avversario ». Entre la « petite politique quotidienne » et ce finalisme historiquement conscient, il aurait dû trouver un point de vue plus nuancé pour rendre compte de la réalité en voie de cristallisation de l'État athénien, des forces politiques et sociales et des conflits qui expliquent sa formation.

Nous pensons, pour notre part, qu'une investigation moins intermittente des rapports socio-économiques et de leur évolution aurait pu donner plus de profondeur et de nuances aux conclusions de Ghinatti. Les problèmes de ce type sont évoqués seulement à propos de Clisthène et du *demos* urbain de son époque, responsable, de l'avis de l'auteur, d'une « diffusa tensione sociale », conséquence du désaccord entre la prépondérance économique et sociale des groupements liés au commerce et à la production artisanale. Nous ne croyons pas qu'on puisse encore parler d'une « prevalenza » de ces catégories ; d'un autre côté, une « tension sociale diffuse » est un terme trop faible pour ce que, personnellement, nous appellerions bien une crise. Peut-être pourrait-on parler en ces termes du début des conflits, au VII^e siècle ; mais après cent ans de violentes luttes sociales — que l'auteur n'envisage même pas comme ayant de portée réelle sur les modalités et les buts des groupements politiques nobiliaires — ce n'est pas de tensions diffuses qu'il faut parler, mais bien d'une revendication politique. C'est celle-ci qui, à notre avis, confère « la dimensione di conflitto ideologico alle lotte dei clans ateniesi », beaucoup plus que l'intervention spartiate. Ce n'est pas parce que la cité oligarchique lacédémonienne a essayé d'annuler la réforme clisthénienne que celle-ci est démocratique ; l'inverse serait plutôt vrai.

Le dernier chapitre, celui consacré aux luttes politiques durant les guerres médiques, nous a semblé de loin le plus convaincant ; il apporte une hypothèse nouvelle, celle de la constitution d'un parti politique dirigé par Thémistocle, étayé des arguments ayant trait surtout à l'utilisation de l'ostracisme et dont la démonstration nous semble cohérente, logique et intéressante. L'uti-

lisation des résultats des recherches archéologiques récentes de l'Agora d'Athènes pour la reconstitution d'une lutte politique centrée désormais sur l'assemblée populaire nous semble convaincante ; il y a seulement le problème de savoir si à cette forme de lutte politique correspond toujours l'antique rivalité des factions, si c'est une lutte dominée par les problèmes de la défense, ou bien si elle comporte déjà une dimension programmatique préfigurant celle de l'après-guerre.

Il nous semble difficile de répondre pour l'instant à cette question. Quoiqu'il en soit, ce chapitre nous semble démontrer ce que la recherche de Franco Ghinatti aurait pu donner comme résultats si chaque fois — comme c'est le cas ici — les problèmes soulevés par l'étude auraient touché la problématique réelle de l'histoire d'Athènes. Car, se demander si les hétairies (l'auteur préfère nettement le terme d'Hérodote, *staseis* ; pour notre part, nous ne voudrions pas renoncer aux connotations archaïques de l'« hétairie », qui est aussi le terme le plus ancien) des VII^e et VI^e siècles étaient constituées de la même manière que les clubs oligarchiques de l'époque de la guerre du Péloponnèse et avaient le même contenu stric-

tement politique est, à notre avis, soulever un faux problème. On parvient ainsi tout au plus à savoir ce qu'il n'y a pas, mais on n'arrive pas du même coup à définir les formes très complexes des conflits politiques et leurs motivations profondes.

Mais la même question peut se poser dès qu'il y a dans la vie d'Athènes une sphère nettement *politique*, délimitée par rapport aux problèmes économiques, sociaux, religieux, etc. ; après Clisthène, une telle question est pertinente et les résultats mêmes de la recherche de Ghinatti le démontrent parfaitement.

Ces quelques remarques critiques ne sauraient nullement diminuer le mérite, considérable, d'un mémoire qui s'attaque, avec beaucoup d'érudition, de passion et de patience à quelques-uns des thèmes les plus discutés de la recherche historique contemporaine. Il serait d'ailleurs difficile, sinon impossible, de ne pas soulever des discussions en cette matière tant discutée, et ce n'est pas l'une des moindres qualités de ce livre que de donner lieu à des échanges de vues toujours fructueux.

Zoe Petre

LAJOS BALLA. TERÉZIA P. BUOCZ. ZOLTÁN KÁDÁR. ANDRÁS MÓCSY und TIHAMÉR SZENTLÉLEKY. *Die römischen Steindenkmäler von Savaria*, herausgegeben von András Mócsy und Tihamér Szentléleky, Budapest, Editions de l'Académie, 1971, 144 p., 191 pl. et 3 cartes.

Les monuments romains de Savaria sont entrés depuis plusieurs siècles dans la recherche archéologique. L'intérêt pour ces pièces s'était manifesté déjà pendant la Renaissance, lorsque Peter Ransanus (Ranzano) et Bonfini, de la cour du roi Matthias Corvinus, et Lazius, de l'Université de Vienne, en publiaient certains exemplaires. Depuis, la recherche de ces monuments n'a cessé de se développer. En 1791 parut une histoire de cette ville due au professeur I. Schoenvisner, de l'Université de Pest. Après la visite de Th. Mommsen à Szombathely, Vilmos Lipp commença la publication systématique des monuments en pierre (1873), après la constitution de l'association archéologique du comitat de Vas. Le premier lapidaire moderne fut errigé en 1938, au sous-sol du Musée, suivi par la parution de son guide (*Lapidarium Savariense*), due à Jardányi-Paulovics en 1943. Après la découverte de l'Iseum, le nombre des pièces s'est accru rapidement. Les monuments mis au jour dans les ruines du sanctuaire ont été laissés sur place, dans le jardin archéologique, les autres furent transportés au Musée du site.

Le livre sur les monuments en pierre de Savaria comprend une des plus importantes collections de Pan-

nonie, sinon la plus importante. Il contient également les documents apparus dans l'*ager Savariensis*. Il est divisé en deux parties. Les trois premiers chapitres brossent le tableau de la vie historique, sociale et religieuse de la ville. Le quatrième représente la publication proprement dite des matériaux : l'étude sur la sculpture et l'art de la taille de la pierre, suivie du catalogue.

L'art sculptural a connu deux grandes étapes à Savaria. Une première, qui a pris fin lors des guerres marcomaniques, une seconde depuis la fin du II^e siècle de n.è. La première tire ses origines du style flavien, la seconde est en rapport avec l'art de l'époque des Antonins et des Sévères. Les documents les plus importants de la première période sont évidemment les fragments de la triade capitoline, datés de la fin du I^{er} siècle de n.è. — commencement du II^e siècle de n.è. Les proportions colossales de ces pièces n'ont pas encore de pareilles, ni dans les autres provinces impériales, ni à Rome même. Une autre pièce importante est l'hexagone, apparenté quant au style à l'art romain classique du premier quart du II^e siècle de n.è. Parmi les monuments votifs il faut citer aussi le portrait monumental d'Aelius Caesar. Tous ces monuments appartiennent à l'art officiel. Bien